Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 32 (1959-1960)

Heft: 12

Artikel: L'humanisme classique dans le monde moderne

Autor: Marouzeau, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-851294

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'humanisme classique dans le monde moderne

par *J. Marouzeau*

professeur honoraire à la Sorbonne, membre de l'Institut de France

Le concept de l'«humanisme classique» demande à être préalablement défini.

Sur la notion d'«humanisme» on s'entend à la rigueur, en se maintenant dans une prudente généralité: ensemble des valeurs spirituelles que la communauté des êtres cultivés estime être le propre de l'homme.

La qualification de «classique» en revanche fait difficulté, parce qu'elle comporte des acceptions très diverses suivant les temps et les lieux; le terme semble pouvoir s'appliquer à ce qui représente pour un groupement humain la partie historiquement accessible et reconnue comme valable de son développement culturel, ce qui suppose que les classicismes dont peuvent se réclamer tels ou tels groupes ethniques ne sauraient représenter nécessairement entre eux ni similitude ni égalité de valeur. En particulier ne mérite pas *a priori* le qualificatif de classique tout ce qui est ancien et traditionnel; des cultures notables se sont prolongées ou ont disparu sans accéder à une prééminence qui vaille qualification; certaines doivent leur prestige à la dévotion ou au nombre de ceux qui s'en réclament, et souvent à une ferveur teintée de passion raciale ou nationale; même entre celles dont le rôle historique a été considérable, comme l'égyptienne, la chinoise, l'hindoue, l'islamique, la gréco-latine, il n'y a pas de commune mesure, et leur prétention à la qualité de classique pose des problèmes particuliers. Je ne crois devoir répondre ici à la question posée que pour ce qui regarde le domaine auquel j'appartiens, celui de l'humanisme gréco-latin.

Il faut bien reconnaître qu'il s'agit d'un cas exceptionnellement favorable: cet humanisme s'est développé dans le cadre méditerranéen, particulièrement propice à l'éclosion et à la diffusion des civilisations; il s'est élargi jusqu'aux confins de ce qu'on appelle le monde occidental, domaine privilégié de la grande famille des langues indo-européennes, prolongé par l'extraordinaire expansion des langues romanes qui en sont dérivées; il s'est développé pendant plusieurs millénaires consécutifs sans interruption totale au sein de groupes ethniques et culturels en quasi constante progression; enfin les deux groupes humains promoteurs de cette culture ont bénéficié d'une survie prestigieuse par le truchement de riches littératures qui ont servi à la formation scolaire des générations successives dans les pays les plus évolués du monde.

Conditions exceptionnellement favorables à la constitution d'un humanisme conscient et jaloux de sa primauté, exposé peut-être aussi au risque de conservatisme sinon d'exclusivisme vis-à-vis de formes de pensée nouvelles telles que par exemple les suscite à l'époque moderne l'avènement de ce qu'on a appelé l'ère scientifique. De là un conflit qui divise aujourd'hui beaucoup de bons esprits et ne manque pas de passionner les débats. Nouvel aspect de la question que je crois aussi devoir laisser de côté, pour ne traiter que des problèmes intérieurs à ce qui est proprement la tradition gréco-latine.

Ces problèmes au reste ne sont pas nouveaux; ils ont été débattus tout au long des siècles sous l'aspect de ce qu'on a appelé la querelle des ancien et des modernes. Particularisation du débat qui suppose entre l'antiquité et nous une opposition non justifiée par les faits. Les partisans des anciens auront beau mettre en avant l'art de la pensée helléniques, la philosophie de Platon et la sculpture de Phidias, l'éloquence et le droit romains, la poésie de Virgile et les architectures italiques; les partisans des modernes leur objecteront les mesquineries des rivalités grecques, les sévices politiques et la tyrannie chez les Romains, l'esclavage et le goût des spectacles inhumains, la corruption et la vénalité, en littérature le formalisme et le stéréotypé, les artifices de la rhétorique, les vulgarités de la satire (...) Inversement, quand les uns célébreront les conquêtes ultérieures du christianisme et le miracle de la Renaissance, l'avènement du rationalisme, du doute méthodique et de la recherche inductive, l'enrichissement des notions de morale sociale: respect de la personne, solidarité, tolérance, altruisme, charité, dans le domaine de la production artistique et littéraire, la découverte de formes nouvelles, la multiplication des sources d'inspiration, des genres et des écoles, la gageure de quatre grands siècles consécutifs sans décadence; à cet actif, d'autres auront beau jeu d'opposer la pratique des guerres de prestige, les déviations de l'esprit religieux, le nationalisme et le racisme, le servage et l'exploitation sociale (...) Dresser ces bilans contradictoires représente un découpage artificiel de l'histoire. Grâce à la pérennité des langues classiques, grâce à leur survie latente pro-

longée pendant le moyen âge, grâce à l'apport de la Renaissance et du classicisme, le moderne se trouve représenter un prolongement de l'antique, et il semble difficile de prétendre que l'état second soit hors d'état de fournir ce que donnerait l'état premier. C'est le lieu de repenser le mot de Descartes: «Le monde est plus vieux maintenant qu'autrefois et nous avons une plus grande expérience des choses; c'est nous plutôt qui devons être appelés anciens», et celui de Pascal: «C'est en nous qu'on peut trouver cette antiquité que nous révérons chez les autres.» Tel est le sens aussi de la formule énoncée il y a peu par M. Jean Bayet dans un colloque de Genève: «Notre valeur occidentale repose sur l'héritage gréco-romain, mais cet héritage a pris au cours des siècles des formes très variées et très souples, garantes de sa vitalité et de ses possibilités de fructification.» Si bien qu'on peut sans doute se poser valablement la question: «Est-il rien d'essentiel chez les anciens qu'on ne puisse retrouver, repensé, reformulé, sinon même rectifié ou enrichi, chez les modernes? Et l'humanisme peut-il représenter autre chose qu'une imprégnation totale de ce qu'on doit appeler globalement la culture classique?»

Sans compter qu'en ce qui concerne la période antique se présente une difficulté d'ordre pratique, qui est celle des moyens d'accès, la pénétration du monde gréco-latin passant pour ne pouvoir se faire que grâce à une connaissance intime de langues mortes dont l'apprentissage est difficile.

Ici la question du grec peut être réservée, la possession de cette langue s'étant trouvée à toutes les époques limitée à des cercles étroits et l'étude en étant réduite aujourd'hui dans l'enseignement à un minimum qui fausse les données du problème. C'est en fait le latin qu'on prend pour truchement de la pensée antique, et c'est relativement au latin que se posent deux questions essentielles: 1° Une connaissance suffisante du latin est-elle accessible à ceux qu'on veut pourvoir d'une formation humaniste? 2° D'une façon générale, la connaissance d'une langue est-elle indispensable à l'intelligence de la culture dont elle est le véhicule?

La première question s'est trouvée résolue au cours des siècles, le latin ayant été pratique presque sans interruption dans notre Occident comme langue universelle des cercles cultivés et comme langue de base pour l'enseignement. Mais il n'en est plus ainsi et nous sommes parvenus à un stade dans lequel le latin, cessant peu à peu d'être une langue d'utilité et un instrument de culture, en vient à ne plus représenter qu'une tête de chapitre dans les programmes d'enseignement, comme, par exemple, l'histoire, la géométrie ou les langues étrangères. Réduit de ce fait à la portion congrue dans des horaires sans cesse diminués, il ne bénéficie plus que d'un apprentissage déclaré insuffisant par tous les responsables de l'enseignement, impropre en tout cas à assurer l'intelligence exigible des textes et des œuvres. Ayant personnellement consacré ma vie à l'étude et l'enseignement du latin, ayant eu part, pendant plus d'un demi-siècle, aux classes, cours et examens, depuis le degré le plus élémentaire jusqu'au plus élevé, je crois pouvoir affirmer que les élèves qui parviennent à la fin de leurs études avec une connaissance du latin répondant aux exigences de la formation humaniste ne représentent qu'une infime minorité (...) La conclusion est décevante et conforme à celle de maints pédagogues, même fauteurs des études latines: les nombreuses années consacrées au latin ne conduisent qu'à un maniement mécanique des livres d'étude et à une dissection stérile des textes. Les enseignants ont beau prodiguer leurs efforts et leur ingéniosité: élaboration de manuels de plus en plus simplifiés et de mieux en mieux ordonnés, inspirés de méthodes nouvelles, agrémentés d'artifices de présentation, pourvus d'illustrations, inspirés par l'idée de ce qu'on appelle le «latin vivant». Rien n'y fait: je ne connais guère de maîtres qui n'avouent les échecs de leurs efforts et l'impossibilité de dépasser la forme pour aller jusqu'à l'esprit: tout ce qu'on obtient de la masse des élèves c'est l'explication littérale de textes fabriqués ou d'auteurs médiocres, la confection de thèmes qui ne font que familiariser avec les fautes de langue, la fabrication à coups de dictionnaire de versions qui ne conduisent souvent qu'à ce qu'un latiniste éminent et expérimenté a appelé irrévérencieusement: «l'acceptation sereine de l'absurde». Comment dans ces conditions nombre de latinistes, et des plus qualifiés, peuvent-ils attribuer à l'étude du latin une valeur formative? Il est difficile de ne pas leur attribuer une illusion généreuse, due à ce qu'ils sont influencés par leurs souvenirs scolaires personnels, par le fait que, aujourd'hui maîtres éminents, ils ont été jadis de très bons élèves et représentent ainsi la rarissime élite des sujets aptes à recevoir un enseignement difficile, oubliant les queues de classe qu'ils ont laissées derrière eux.

Que conclure? A mon avis, que l'accès à l'humanisme par l'étude généralisée du latin représente une illusion; que tout ce qu'on peut ambitionner, c'est d'en assurer le bénéfice à ceux qui y sont aptes, particulièrement, cela va sans dire, à ceux qui seront destinés à l'enseignement et à en perpétuer la con-

naissance scientifique; que pour le reste on pourrait envisager de faire l'économie des efforts dépensés en vain pour l'apprentissage de la langue et les consacrer à un cycle d'études organisé spécialement en vue de la formation humaniste: exposés, leçons de choses, lectures, présentation de documents, initiations sommaires à la littérature, à l'art, à la pensée, à la culture. Un enseignement organisé dans ce sens, dont bénéficieraient les élèves du «moderne» aussi bien que ceux du «classique», aurait des chances de réaliser une formation humaniste plus efficace que celle qu'on attend aujourd'hui de l'apprentissage généralisé de la langue.

Une question cependant se trouve posée par l'hypothèse d'un tel programme; c'est celle qui a été formulée plus haut: La bonne connaissance d'une langue n'est-elle pas indispensable à l'intelligence de la culture dont elle est le truchement?

La réponse à cette question nous est fournie par la pratique courante: nous prétendons au bénéfice de maints apports culturels étrangers sans le secours des langues qui en sont le véhicule; à peine le commun des gens cultivés possède-t-il réellement les langues les plus usuelles du monde occidental, à plus forte raison les plus éloignées de nous, celles de l'Europe orientale, du Proche-Orient et de l'Extrême-Orient; et pourtant nous ne renonçons pas à la leçon des cultures qu'elles représentent, estimant que l'information de seconde main est un moyen d'accès valable. Si le consultant ignorant de la langue se trouve frustré de la jouissance intime des formes littéraires, il se contente du secours des traductions, qui prennent dans le monde moderne une place sans cesse élargie, et en tout cas légitime.

Un enseignement organisé selon les préoccupations qui viennent d'être indiquées, avec le souci de tenir compte du possible et du réel, aurait sans doute des chances d'atteindre aux sources de l'humanisme, ancien et moderne, mieux que ne le fait l'enseignement classique traditionnel, dans lequel l'apprentissage forcené des langues anciennes peut en quelque manière être considéré comme un obstacle plutôt qu'un adjuvant.

Ces dernières considérations pourront paraître déborder le cadre tracé par la présente enquête; elles ne sauraient cependant être négligées, car si l'on se donne la peine de définir le sens et la valeur d'une formation humaniste, on ne saurait se désintéresser des voies et des moyens susceptibles d'en assurer la bénéfice.

On ne saurait non plus se croire tenu de traiter l'humanisme à la manière d'un dogme qui suppose adhésion inconditionnée, ou d'un bien de main-morte voué à stagnation, donc à récession; le mot répond à un concept de contenu revisible, parce qu'il doit s'adapter aux temps, aux lieux et aux circonstances. C'est là précisément ce qui fait la difficulté d'une définition communément recevable, qui justifie la présente enquête et fera excuser, j'espère, les approximations ou insuffisances de la réponse que j'ai tenté d'y faire.

*

SCHWEIZER UMSCHAU

Ausstellung in der Schulwarte — Landschulwochen städtischer Primar- und Mittelschüler

Ein 1- bis 2wöchiger Aufenthalt der Schüler in einem Ferienheim bietet dem Pädagogen wertvolle Möglichkeiten, die jungen Menschen in Arbeits- und Hausgemeinschaften an landschaftliche, geschichtliche, volkskundliche und sprachliche Gegebenheiten ihrer Heimat heranzuführen.

Darüber wird jedoch auch die körperliche und geistige Hygiene nicht vernachlässigt, wie ein Zirkular des Schularztamtes mit Anregungen für Sauberkeit, über Atmung, Ruhe, Liegestunden, Haltung, Ausflüge, Freizeitgestaltung und Feierabend zeigt.

Fotos und Schülerarbeiten über das Leben in der Bergwelt, vor allem aber unterrichtliche Ergebnisse sollen für die glückliche Idee der Schul- und Studienwoche werben.

*

Das Volksbildungsheim Neukirch a. d. Thur bietet künstlerisch interessierten Damen und Herren in der Zeit vom 19. bis 23. April Einführung in die Stoffdruckerei, farbiges Gestalten und ins Schnitzen. Anmeldungen an: Volksbildungsheim Neukirch a. d. Thur, Tel. (072) 3 14 35. (Ausführliches Programm dort erhältlich).

Vom 26. April bis 24. September 1960 führt die gleiche Stelle einen fünfmonatigen Sommer-Haushaltungskurs für junge Mädchen im Alter von 14 bis 17 Jahren durch. Der Kurs gilt als hauswirtschaftliches Obligatorium. Die Töchter werden eingeführt in alle Arbeiten in Haus, Küche und Garten nebst Kinder- und Säuglingspflege. Dazu kommen musische Fächer und die Förderung der Allgemeinbildung. Prospekte und Programme erhältlich durch das Volksbildungsheim Neukirch a. d. Thur.